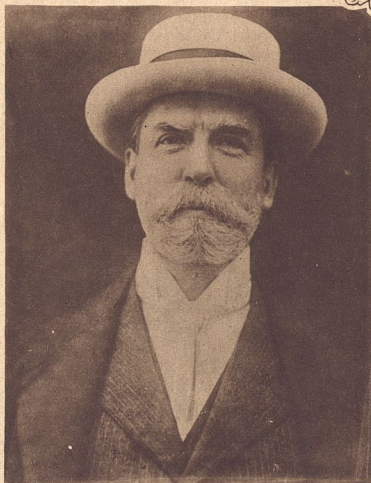
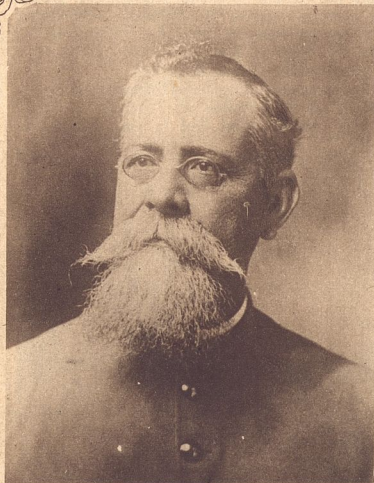


LE COURRIER DU CENTRE

ABONNEMENTS Un An
 France, Algérie et Tunisie 3 50
 Etranger (Union postale) 5 fr.

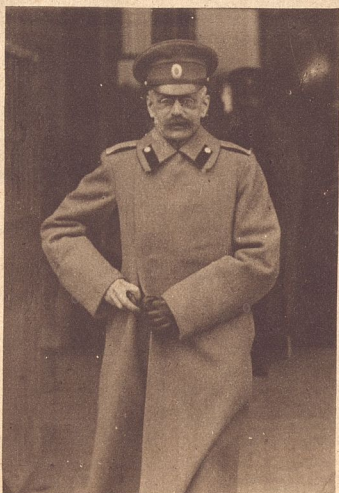
MAGAZINE
 — Hebdomadaire —

ADMINISTRATION
 PUBLICATIONS & ILLUSTRATIONS
 LIMOGES, 12, rue Turgot



1° Le Général Carranza,
 commandant des forces mexi-
 caines.

3° Le général Belaïef, chef
 d'Etat-Major général de
 l'armée russe.



2° M. Charles Evans Hu-
 ghes, candidat choisi par
 la Convention républicaine
 de Chicago, à la prochaine
 Election présidentielle des
 Etats-Unis.

L'ANNEAU D'ARGENT

Dans le village alsacien de T.... les petites maisons aux façades multicolores semblent chuchoter; comme les coiffes de vieilles femmes, les pignons se penchent et se touchent pour mieux entendre la grave nouvelle. Dans les rues tortueuses et mal pavées, c'est un va-et-vient inaccoutumé; en silence, les femmes pleurent; à la hâte, elles font des emplettes. Au seuil des chaumières, propres et bien rangées, les vieux réfléchissent tandis que les aïeules, de leurs doigts fébriles, achèvent une paire de chaussettes. Les marmots s'accrochent à la jupe de la mère, le dernier né crie dans sa berceuse. Filles et garçons échangent des photographies, des bibelots sans valeur qu'ils serrent jalousement sur leur cœur. Certain

sentiment qui constituait une bonne amitié se précise à l'heure tragique de la séparation, et le baiser refusé la veille devient celui des fiançailles: c'est la consolation du partant. Il sait qu'à travers les espaces une promise l'accompagne par la pensée.

Les jardiniers sont dépouillés de leur parure pour fleurir les recrues. L'ombre crépusculaire grandit sans parvenir à apaiser l'humble village. Du clocher de l'église qui couronne l'émminence, s'échappent des plaintes. Quel est donc ce malheur qui plane et trouble la quiétude habituelle?

Dans la vallée verdoyante, les contours s'estompent, voiles d'une gaze sombre qui s'alourdit. Au bord du clair ruisseau, c'est déjà la nuit; là-haut, les



Sermaize pendant l'invasion.

Ruines du village et de l'Eglise, front de la Somme.

dernières lueurs du jour se mirent dans les vitres des coquettes habitations, aux manières désuètes.

En harmonie avec le ciel, les façades aux reflets d'arc-en-ciel pâlissent. Comme des fantômes circulent les passants, de petites lumières clignent derrière les contrevents mal clos, les voix baissent leur diapason, les cloches tintent avec lassitude et dans la nuit se perdent les prières, les sanglots, les adieux!

En 1870, le pittoresque village de T... a perdu sa nationalité française. La blessure ne s'est jamais cicatrisée; alsacien avant tout, il souffre et vit avec son mal. Aux heures cruelles, il se replie sur lui-même, en silence, il souhaite sa délivrance. Les années passent, son régime est sévère; les mauvaises langues

disent que la mère-patrie l'oublie; mais il espère quand même! Les ancêtres, en évoquant le passé, semblent radoter; avec respect, on écoute les récits cent fois contés. Entre eux, les Alsaciens se fréquentent, les jeunes échangent des promesses et jamais fille ou garçon ne s'allie aux descendants des usurpateurs. Les deux partis qui divisent la petite ville se tiennent sur la défensive et s'évitent pour ne pas saluer.

Peu ou point de journaux: les feuilles allemandes sont délaissées, les quotidiens français sont rares et si muets sur la question d'Alsace Lorraine! A la veillée, les récits des aïeux sont encore la meilleure gazette! Le travail est un réconfort: on pense peu, on s'occupe beaucoup et la tâche de chaque jour s'accomplit.

Puis, à la fin de juillet 1914, une rumeur, venue on ne sait d'où, trouble le repos du village.

« Vous savez la nouvelle ? Il paraît qu'il va y avoir la guerre entre la France et l'Allemagne. Plusieurs gars du pays ont dû rejoindre leur régiment allemand. Les pauvres petits ! Leurs parents qui aiment tant la France... Je vous le disais bien que nous n'étions pas oubliés, mais il fallait attendre. Et puis, même pour nous délivrer, peut-on souhaiter la guerre ; c'est si affreux ! Une fois, M. le Curé a dit que la France voulait racheter l'Alsace-Lorraine, mais ILS n'ont rien voulu savoir. Il paraît que c'est elle qui attaque, comme en 1870. Sait-on la vérité ? Ah ! pourvu qu'elle soit victorieuse !... »

Ainsi vont les commérages, moitié vrais, moitié faux. Oui, c'est bien l'ordre de mobilisation et le cœur alsacien saigne pour sa jeunesse martyre. Dans les villes, des jeunes gens ont franchi la frontière ; mais, dans l'humble village, on connaît trop tard la nouvelle.

A la dernière chaumière, avant les champs, demeurent le vieux père et son fils, la mère s'en est allée au pays de l'inconnu. Elle était Française, avait épousé un brave Alsacien, vaillant combattant de 70, qui possédait un peu de terre. Malgré l'occupation allemande, les parents sont restés, pour conserver à l'enfant l'héritage de famille. Mais le coup fut trop rude pour la pauvre femme. Une nuit, la fièvre l'emporta : le père et le fils restèrent atterrés et plus unis encore dans la douleur.

L'heure du service militaire sonna. Que faire ? En servant la France, c'était se séparer ; un jeune Alsacien risque la forteresse en rentrant en Alsace.

En ce monde, il n'étaient que tous deux. A regret la décision fut prise et le fils dévoué sacrifia sa nationalité à son père. Aujourd'hui, c'est la guerre. Le pauvre vieux sent bouillir en ses veines le sang de l'Alsace française. A l'instant des adieux s'apprete un sublime sacrifice. Il enlève de son doigt l'alliance de sa femme, un simple anneau d'argent et la remet à son fils en disant :

« Prends la bague de ta mère, souviens-toi qu'elle était Française et jure sur sa mémoire que tu ne tireras pas un coup de fusil contre les Français ! »

« Je le jure ! » répond l'enfant, en passant à son doigt l'anneau sacré qui le fiance avec l'unique Patrie. Le vieillard étirent le jeune homme qui s'éloigne d'un pas ferme, en véritable fils de France.

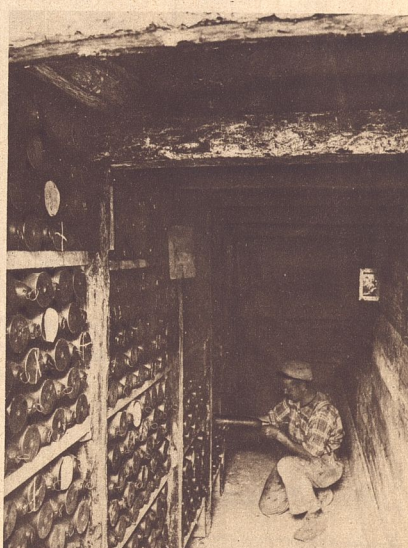
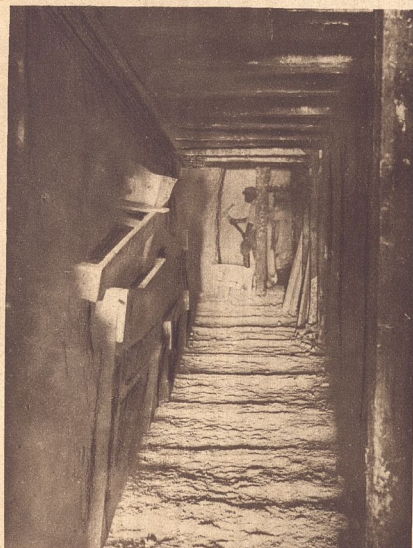
Dans les régiments allemands, les Alsaciens ne sont pas ménagés et placés en première ligne. Un soir de bataille, la terre est humide de sang et jonchée de cadavres, les blessés se traînent et gemissent.

Enfin, la canonnade s'apaise : un soldat français se penche sur un uniforme allemand et distingue les mots de « mère » ! « France ! » A-t-il bien entendu ? Est-ce une hallucination. Il questionne l'infortuné et recueille ces paroles :

« Prenez cette alliance et quand le village de T... sera français, portez-la à la dernière chaumière, dites bien à mon père que je n'ai pas tiré sur les Français ! » Comme le soldat veut le transporter : « Laissez-moi mourir en terre d'Alsace, secourez mes frères », dit-il, en désignant les fantassins français.

Puis les mots « mère, France, Alsace ! » s'échappent des lèvres mourantes. Avec le dernier souffle s'envole une belle âme !

Nora Bielecka.



Sur le front de l'Oise à la Somme.

Construction d'une ambulance chirurgicale souterraine sur l'arrière immédiat du champ de bataille. On voit au fond les terrassiers qui travaillent à percer le couloir de dégagement.

Un abri souterrain de munitions de 75. Cet abri contient 1800 obus qui sont placés en casiers, comme des bouteilles de vin vieux dans les meilleurs celliers de nos vignobles.



SUR LE FRONT ANGLAIS — LE CHEF DES „CUISTO





La Campagne présidentielle aux Etats-Unis.

Un groupe de suffragettes qui, lors de la Convention du parti républicain, à Chicago, prirent part au cortège de la manifestation réclamant le droit de vote.

TOUTE LA VÉRITÉ

M. Ernest Lavisse, avec l'élévation de pensée qu'on lui connaît, traite, dans la *Revue de Paris*, de la direction nécessaire de l'opinion publique, et il exprime le regret que le gouvernement soit trop préoccupé d'éviter au public les émotions.

La vérité, dit-il, c'est que les forces de l'ennemi demeurent très considérables; aussi devons-nous prévoir que son suprême effort sera formidable. Au bord de l'abîme, il se cramponnera désespérément. Pensez de quelle hauteur il s'agit de tomber! Car ce peuple qui voudrait persuader au monde qu'il subit cette guerre et ne fait que s'y défendre, dont les chefs parlent ouvertement de paix et donnent à entendre obscurément qu'ils sont prêts à parler raison, voilà des années que, par la voix de ses philosophes, de ses historiens, de ses professeurs, de ses généraux, de ses hommes d'Etat, de son empereur, en termes clairs, éclatants, énormes, il proclame sa supériorité entre les nations et sa divine mission rédemptrice. Il a prodigué à tous les Etats, sans en excepter un seul, l'insulte de son mépris. Il a dressé la carte gigantesque de ses revendications territoriales et de ses ambitions économiques. C'est lui enfin qui, se croyant la Force invincible, a prétendu qu'il n'y a de droit que dans et par la Force.

Faudra-t-il donc qu'il soit convaincu de son erreur par la démonstration que sa force fut insuffisante? Devra-t-il subir le droit du plus fort, qu'il affirme être le droit lui-même? Après avoir pris Dieu pour juge, devra-t-il s'avouer abandonné, condamné par Dieu? Après la défaite, quelle ironie, dans le «Dieu avec nous», le *Gott mit uns*, qui brille sur les casques et sur les plaques des ceinturons? Et puis, renoncer à ses appétits de territoires, à ses appétits d'or, aux joies du gros luxe; après fortune que l'on croyait faite, tomber à une misère que l'on prévoit très noire! Imaginez ce total d'effondrement, c'est à vau-l'eau du profane et du sacré, cette débâcle d'élucubrations philosophiques, de textes bibliques, de prospectus d'industries? Jamais peuple, à aucun moment de l'Histoire, ne fut menacé d'une catastrophe pareille.

Et l'empereur? Il a maintes fois parlé d'un empire universel des Hohenzollern. Sur le caractère de cet Etat, il ne s'est pas nettement expliqué. Il s'est contenté de dire que ce ne serait pas un empire à la façon de ceux d'Alexandre, de César, ou de Napoléon. Imiter Alexandre, César ou Napoléon, quand on est Guillaume II, fi donc! Ce serait un empire comme on n'en a jamais vu. Mais lui, qui s'est imaginé maître du monde, il doit vivre aujourd'hui des heures très dures. Il ne dort pas bien toutes les nuits.

C'est un imaginaire du genre théâtral; il a inspiré des sujets de pièces, présidé à des répétitions.

Or nous pouvons être sûrs que cet homme qui cherche la «scène à faire» a plus d'une fois pensé à la grande scène historique de la «rentrée des troupes» à Berlin, après victoire.

L'abord de la capitale, du côté de l'ouest, est un rendez-vous de monuments de gloire. Après qu'on a dépassé la colonne de la Victoire, érigée en l'honneur de, l'inoubliable grand-père», vainqueur du Danemark, vainqueur de l'Autriche, vainqueur de la France, on a devant soi la porte de Brandebourg, surmontée du char de la Victoire; à droite, l'allée de la Victoire — une idée de Guillaume II lui-même — la fameuse *Siegesallee*; là s'alignent en marbres blancs, les margraves électeurs de Brandebourg, aux pieds desquels les maîtres d'école vont de temps à autre enseigner aux petits Berlinois les gloires de la famille; et enfin, à gauche, se dresse, en bronze, haute, solide, avec une expression de sécurité dans la force, la statue de l'homme des mains de qui l'empereur a violemment pris les rênes pour conduire l'empire vers de nouvelles et plus vastes destinées...

Comme ce serait beau, à la rentrée solennelle, le passage, entre ces souvenirs, d'un second Guillaume-le-Grand, chevauchant sous le casque où l'aigle éploie ses ailes, promenant sur la foule et arrêtant un moment sur le bronze de ce Bismarck qu'il excérait, la dure fierté de ce regard impérial et de ses moustaches en crocs! Quel rêve!... Mais si vraiment l'impossible arrive et qu'il faille cacher un visage de vaincu à Postdam ou à *Hubertuslok*, quel cauchemar!

Avant de se résigner à une pareille fin, l'empereur et son fils, le «Prince de la couronne», s'obstineront en leur effort. Tant qu'ils auront des régiments, ils leur crieront rageusement le *Vorwärts!* Attendons-nous à de terribles sursauts, M. de Bulow a prédit: «Le ciel et la terre trembleront.»

Toute la vérité, conclut M. Lavisse, la voici: une grande force de résistance reste à l'ennemi; des moments d'inquiétude sont encore possibles; prévoyons de vives émotions, des coups inattendus. Mais la force de résistance décroît, et cette décroissance va se précipiter. Gardons-nous à la fois contre les effractions et contre les joies prématurées. Que le gouvernement et le Parlement ne nous en dissimulent aucun. Qu'ils nous «organisent» sévèrement pour la rude veillée de la victoire. Et fortifions en nous le courage et la patience. Et toujours représentons-nous ce dont il s'agit, c'est-à-dire — très exactement à la lettre — de notre bonheur, de notre vie; de préserver nous et le monde de la domination hautaine, pédantesque, hypocrite, dont nous étions menacés par les artilleurs, les prédicateurs, les docteurs, les marchands de l'Allemagne prussifiée.

Ce sont là des paroles graves qui, aux heures que nous vivons, seront comprises de tous les Français.



Une émouvante cérémonie aux Invalides

Le général Cousin remet à M^{me} Raynal, la femme de l'héroïque défenseur du fort de Vaux, prisonnier en Allemagne, le grand ruban de la Légion d'Honneur.



La Musique de la Garde Ecossaise est arrivée

à Paris le 6 juillet. La photographie ci-dessus a été prise à la gare du Nord au moment où va se former le cortège.



NOS VAILLANTS ET FIDÈLES COLONIAUX SUR LE FRONT — UN GROUPE DE MAROCAINS DANS LA SOMME

Les troupes coloniales ont donné à la France des soldats dont la loyauté et la bravoure méritent tous les éloges. Marocains, Annanites, Algériens, Kabyles, tous ont lutté avec nos vaillants soldats, côte à côte, d'une même ardeur et d'un même courage. La France n'oubliera pas le moment venu ce qu'elle doit à ses colonies. Elle aura pour devoir de marquer une égale sollicitude à tous ses enfants, à ceux de la métropole comme à ceux qui désormais ont conquis le droit de se réclamer du titre de soldat de France, c'est-à-dire du droit et de la justice.